

RALLYE PINDÈRES

Le 6 avril 1936.

Cher Ami,

Vous m'avez demandé quelques renseignements sur le Rallye Pindères, dont mon cousin d'Artenset de La Farge tient le fouet, de concert avec votre serviteur. J'aimerais porter pierre au monument que vous vous proposez d'élever à la gloire de la Vénérie française, cette grande mutilée de guerre.

Notre modeste Équipage a une assez longue histoire, et cependant, il n'a pas beaucoup d'histoires.

Depuis quatre-vingt-dix-huit ans à la Toussaint, il découple sans interruption dans ces bordures des Landes, où d'humbles pierres attestent encore le souvenir du Roy Henry.

Nos chiens bleus, depuis un siècle, courent sous les murailles des rendez-vous où la maison d'Albret remisait successivement leurs ancêtres, au gré des déplacements des loups.

Né sur la tenue même du Rend-Roy (rendez-vous du Roi), qui dresse encore sa façade décorée de fines loggias de bois, à quelques portées de fusil de Casteljaloux, notre chenil fut transporté ensuite à Pindères, à une lieue de Capchicot, centre

du duché d'Albret. Là, quelque forgeron local avait frappé pour la porte principale, un marteau d'un symbolisme surprenant. Ce marteau, dont ma jeunesse s'étonnait et que de douces mains ne soulevaient pas sans embarras, a quitté la porte de Capchicot pour la pièce secrète de quelque collectionneur sans scrupules.

Depuis plus de dix ans, nous chassons sur Durance, où le Roi avait chenil et logement ; les célèbres chiens du marquis de Ruble, descendant des coteaux de la Gimone, vinrent aussi y faire déplacement, en quête de louvarts.

Nos chasses vont parfois finir à l'ombre des tours du moulin, auquel le Vert-Galant devait ce surnom de Mouliey (meunier) de Barbaste, qui lui sauva la vie au siège de La Rochelle.

Indignes, mais fidèles, nous entretenons là un feu sacré. Cette mission pieusement remplie, nos cent ans de chasse avec les mêmes chiens bleus, sont les seuls titres qui méritent au Rallye Pindères de figurer dans la galerie des Équipages auxquels vous allez assurer de ne jamais mourir.

Là se bornent nos mérites, car la chasse du lièvre ne donne pas occasion d'hallalis grandioses ni dramatiques, pas de parcours étonnants, pas de harassantes retraites, pas de drame à grand spectacle. La mise en scène est réduite ; les figurants : vingt à trente chiens, dix à quinze cavaliers.

Malgré l'exagération légendaire des gens du cru, je n'ai pas entendu dire qu'un bouquin furieux ait jamais jeté le désarroi dans cette modeste compagnie. Il y a eu, comme partout, des chutes curieuses, aucune tragique, saint Hubert merci !

Des plaisanteries ? Mais c'est le climat même de l'Équipage : la gaité y est de règle et se maintient grâce à l'excellente habitude de réunir, après chaque chasse, tous les veneurs autour d'une table solide et éclatante de gaité.

On conserve jalousement au Rallye Pindères les vieilles traditions de la Vénèrie des Landes. Certaines de ces coutumes valent d'être notées pour ce qu'elles dérogent, en plusieurs points, aux rites consacrés.

On ne fait jamais deux fois, au cours de son existence les honneurs à une même personne (ceci n'est pas de la réclame !).

Le sacrement de Saint-Hubert est considéré comme une consécration indélébile.

On n'offre jamais le pied d'un animal qui n'a pas été courageux.

On donne « Belaou » (ve-lo), pièce de bon passage, à chacun des paysans qui, voyant l'animal de chasse, le salue de ce vieux cri local.

On fait très rarement curée, après les chasses d'entraînement, le lièvre étant donné au paysan voisin.

Chacun, même les Maîtres, se découvre à la sonnerie des honneurs.

Des histoires de chasse, je vous le disais, aucune de bien marquante : Une au hasard pour faire connaître l'extrême sagesse des chiens d'ordre du Sud-Ouest, qui, très chasseurs, se créancent très facilement.

Un jour que mon Père cheminait derrière ses chiens en curée exclusive de lièvre, un renard chassé par quelque briquet, sauta du talus d'une route au milieu de la meute, qui le prit à vue et l'emmena de très grand train.

Les cavaliers ne pouvaient suivre d'assez près pour arrêter les chiens fautifs. Au bout d'une course de trois lieues, ils arrivèrent essoufflés pour trouver, seul, étendu à une croisée de chemins, le renard étranglé. Conscients de leur culpabilité, tous les chiens avaient disparu.

Pour ménager leur susceptibilité, on retraits en sonnans et, peu à peu, chacun rejoignit, l'oreille basse, la queue à l'avanant et le regard insaisissable.

Nous avons, comme tout le monde, vu quelques lièvres se terrer. Notre ami le comte Roger de Pomyers, se trouvant au milieu des chiens, les a aperçus relançant un lièvre qui s'était remis à trois mètres du sol sur la branche d'un arbre incliné. Nous avons pris un levraut caché dans un de ces pots de grès que les paysans mettent à sécher le long des murs de ferme après s'en être servis pour faire de la charcuterie.

Mon Grand-Père a forcé un grand loup (comme tout le monde).

Il m'est arrivé de suivre une chasse de deux heures avec des pantoufles, certain jour où, surpris à ma toilette par le passage des chiens que la Faculté m'avait interdit de suivre, je sautai prestement sur un cheval qui se trouvait sellé devant la porte.

Mon intention était de suivre un petit bout de chasse. Finalement, comme vous l'auriez fait vous-même, je galopai jusqu'à l'hallali.

Excellent remède à conseiller aux veneurs grippés.

En 1911, nous avons lancé quatre fois le même lièvre, sans pouvoir le mener plus de deux ou trois cents mètres.

Nous avons lancé des lièvres dont les gîtes étaient de vraies petites cuvettes pleines d'eau.

Un de nos charmants camarades a vu un blaireau *ruer* pour se débarrasser d'un jeune chien qui l'importunait... mais ce jour-là, nous avons chassé après déjeuner !

Nous avons forcé un lièvre avec deux chiens, Glaneur et Galère, et mon Père en avait forcé avec une seule chienne, Ripaille. Enfin, toujours mon Père, ayant acheté deux griffons dans la Côte-d'Or, eut la surprise, sur une voie de nuit très

chaude, de voir l'un d'eux arrêter le lièvre gité, tandis que l'autre, scrupuleusement, prenait l'arrêt à patron.

Quelques chiffres maintenant :

En 1913, nous avons fait une série de vingt-deux hallalis de suite à la moyenne de cinquante-cinq minutes.

En 1924, nous avons fait dix-sept buissons creux d'affilée.

En 1908, l'Équipage a fait un déplacement chez M. Lamothe de Mondion, à Castelnau-en-Bazadais : il a chassé les six jours de semaine et sonné sept hallalis.

J'ai sous les yeux, en vous écrivant, le permis de chasse de Cantiran, piqueux de M. de Lacaze en 1879, au verso duquel ce scrupuleux piqueux, qui avait le menton rond, le nez gros et mesurait 1 m. 57 à l'âge de cinquante-sept ans, a noté soixante-dix hallalis, dont soixante-deux réguliers (?) et onze retraites manquées.

Pour qui va dans la voie du lièvre, ce trait vaut peut-être un petit strapontin dans votre assemblée.

La tenue actuelle, qui date de 1860, est chamois clair à parements bleus.

Nous avons toujours chassé avec des chiens blancs et noirs du Sud-Ouest à prédominance gasconne, très gorgés, très fins de nez et remarquablement sages.

Les Boutons et Cavaliers assidus sont aujourd'hui : M^{mes} L. Géliot, comtesse de Nadaillac, du Vignaux, Mouchet, M^{lles} de Foucaud et d'Aure, O. et J. Guilhot, Claude de Nadaillac, Miss C. Walker, M. de Lacaze, MM. Guilhot, comte A. de Castelbajac, de France-Mandoul, baron de Curzay, M. Harlé, B. Gairal, Lieutenant de Sigalas, L. Pesquidoux, J. de Sevin, F. de Lacaze, P. Bastide, Jean et Maxime de Lacaze.

Le Rallye Pindères qui a reçu la garde provisoire des chiens de l'Équipage de Virelade, fait presque chaque année un déplacement au chenil de Bouteloup, en Gironde, chez le marquis de Villeneuve, pour chasser le chevreuil.

Faites de ces quelques notes ce qui vous semblera bon : elles sont pauvres, mais vous avez reçu des Fées un magique écritoire.

Nous avons chevauché ensemble sous les étendards du Régiment « Mestre de Camp Général », et lorsqu'un heureux hasard plaçait nos montures côte à côte, nous parlions Vénérie.

J'ai été heureux d'évoquer en vous écrivant, les moments anciens. Le soir vient qui nous trouve fidèles aux mêmes pensées.

Aussi c'est à notre bon Patron que je vous recommande, en vous assurant de mes fidèles sentiments.

HENRI DE LA CAZE.

Cher ami,

Quelle aubaine pour mon modeste écritoire de se faire relayer par le vôtre si brillant.

Profitant de ces loisirs, je revis par la pensée, les chevauchées d'antan sous l'égide des étendards du « Mestre de Camp Général », valeureux commensal de notre bienheureux saint Hubert.

Ici donc, du sabre et de la trompe, à vous très affectueusement, mémoire et reconnaissance.

MARTIMPREY.